

**Frédéric Keck : “Nous n’avons pas l’imaginaire pour comprendre ce qui nous arrive”
Mis en ligne le 21/03/2020 | Mis à jour le 21/03/2020**



Un coq volant dans le marché aux poules de Wuhan, en Chine © Reuters

L'anthropologue Frédéric Keck est à sa manière un pisteur de virus. Fort de son expérience en Asie, il observe les “maladies de la mondialisation”. Ces pandémies de grippe et de coronavirus racontent nos interdépendances troublées avec les animaux et dessinent un monde global qui doit apprendre à anticiper un avenir imprévisible.

FRÉDÉRIC KECK

Historien de la philosophie et anthropologue, il est directeur de recherche au CNRS (Laboratoire d'anthropologie sociale). À partir d'enquêtes ethnographiques, il étudie les crises sanitaires liées aux maladies animales et développe une réflexion sur les normes d'une « biosécurité ». Il a notamment publié *Un monde grippé* (Flammarion, 2010). Son prochain ouvrage, fruit d'un travail de terrain effectué à Hongkong, à Taïwan et à Singapour en pleine période de grippe aviaire, éclaire fortement la crise actuelle du Covid-19 : *Les Sentinelles des pandémies. Chasseurs de virus et observateurs d'oiseaux aux frontières de la Chine* (éditions Zones Sensibles, à paraître en mai).

Un coronavirus transmis d'une chauve-souris à un pangolin sur un marché de Wuhan, puis aux humains du monde entier : qu'est-ce que cela signifie selon vous ?

Frédéric Keck : Nous sommes en train de changer de monde, et l'Europe saisie par le Covid-19 vient de s'en apercevoir. La Chine, et les pays qui sont ce que j'appelle « les sentinelles des pandémies » (Taïwan, Singapour...), l'ont compris depuis longtemps. Après l'épidémie de syndrome respiratoire aigu sévère [Sras] – déjà un coronavirus – en 2003, les investissements ont été massifs dans la recherche virologique, les techniques de repérage, de dépistage et de surveillance des populations pour se préparer à un épisode de ce type. Les chercheurs chinois s'attendaient à un virus de chauve-souris qui cause une maladie respiratoire pandémique. S'il y a eu trois semaines de pertes en dysfonctionnements politiques entre fin décembre et mi-janvier, les autorités locales du Wuhan ont maîtrisé l'épidémie, ils ont fait tout ce qu'il fallait faire. De notre côté, nous n'avons rien voulu voir : nous regardions les Chinois se faire peur avec des maladies de chauves-souris, et nous sommes à présent désemparés.

Nous n'avons ni l'équipement pour y faire face, ni surtout l'imaginaire pour comprendre ce qui nous arrive. Ayant été peu touchés par le Sras – une maladie beaucoup plus létale que le Covid-19 mais qui, s'étant moins répandue, a causé mondialement moins de morts –, nous n'avons pas compris le basculement du monde qu'il a provoqué. Et ce basculement tient au fait que la Chine a pris le contrôle des pandémies, sur son propre territoire mais aussi au niveau mondial, puisque la direction de l'Organisation mondiale de la santé [OMS] est depuis 2006 nommée avec le soutien de Pékin. La Chine entend s'imposer comme le leader en matière de gestion des catastrophes sanitaires. C'est ainsi qu'on en arrive à ce que l'Italie et la Slovénie se tournent vers la Chine plutôt que vers l'Europe pour gérer l'urgence.

Quelle est cette différence d'imaginaire qui empêche l'Europe de comprendre ?

En Europe, la sécurité sociale (au sens large) s'est construite sur la prévention et non sur la préparation. La prévention sanitaire est liée à un État-nation sur un territoire. Ce sont, par exemple, les campagnes de vaccination contre la tuberculose ou la variole. L'État maîtrise la circulation des virus – avec toutes les inégalités sociales qu'elle révèle, entre riches et pauvres, urbains et ruraux. En revanche, la préparation, lorsqu'il s'agit de maladies infectieuses virales, se fait nécessairement au niveau mondial. Il faut détecter l'émergence du virus très rapidement et contenir la pathologie au niveau du foyer initial. Cette manière de comprendre que des dangers locaux peuvent avoir des répercussions mondiales apparaît dans le domaine médical au cours des années 1990 avec la grippe aviaire. Il s'agit de se préparer à l'événement catastrophique. À l'époque, la stratégie américaine pour anticiper une attaque nucléaire était l'un des modèles. On peut en trouver d'autres dans l'histoire, et selon les cultures politiques et intellectuelles des pays. Le Japon a une culture de l'événement liée au tremblement de terre ; en France, elle est sociale : elle est liée à la grève – on vient de le vivre durant l'automne 2019. Je l'ai retrouvée par exemple dans le discours solidariste de la fin du XIXe siècle : « Il faut se préparer à la grève », disait Jaurès. De fait, la grève comme la grippe menacent l'économie d'écroulement. La préparation à la grève permet de penser la préparation à la grippe ! Et aujourd'hui, je crois que la préparation aux pandémies va construire notre vision du monde.

Comment se prépare-t-on ?

Ma recherche ethnographique a eu lieu à Hongkong, à Singapour et à Taïwan entre 2007 et 2013. Ces trois territoires avaient vécu l'épidémie du Sras en 2003 et ils étaient mobilisés contre un virus de grippe aviaire venant de Chine. La préparation passe par trois opérations principales. D'abord, par des « sentinelles » postées dans des lieux stratégiques – par exemple dans les marchés aux animaux au centre de la Chine. Ou bien on place dans un élevage de 70 000 poulets vaccinés contre la grippe quelques poulets non vaccinés. S'ils meurent ou sont malades, cela permet de détecter la présence du virus dans l'élevage ou les signes précoces d'un nouvel agent pathogène.

Ensuite, par la simulation des catastrophes, notamment grâce aux techniques numériques. Puis par le stockage de vaccins, d'antiviraux, de masques. Enfin, par la sensibilisation de la population tout entière : il s'agit de se préparer à une catastrophe qui ne connaîtra pas de frontières et affectera tous les humains, et même tous les vivants.

En anthropologue, vous reliez la logique de la préparation à l'activité des chasseurs-cueilleurs et la logique de la prévention au monde du pastoralisme. Pourriez-vous expliquer cette distinction?

Les virologues sont des « chasseurs » de microbes ou de virus. C'est pourquoi ils s'entendent bien avec les ornithologues, qui pratiquent aussi le pistage. L'anthropologie des sociétés de chasseurs-cueilleurs me permet de réévaluer la figure du chasseur. Le virologue-chasseur n'est pas seulement celui qui part dans le monde sauvage observer au microscope les entités invisibles, il est surtout capable de prendre le point de vue des oiseaux, des chauves-souris, des singes. Le virus est un signal d'alerte qui affecte l'animal, et le « chasseur » peut suivre sa transmission des oiseaux aux cochons puis aux humains, ou des chauves-souris aux pangolins puis aux humains (dans le cas du Covid-19). C'est la démarche cynégétique (liée à la chasse). Elle assume l'incertitude des relations aux animaux, car celui que l'on chasse peut aussi tuer. Les relations cynégétiques sont très réversibles.

Au contraire, le pouvoir pastoral s'inscrit dans ce que Michel Foucault appelait la biopolitique. Le pasteur maîtrise son troupeau et peut décider quels sont les animaux qu'il faut soigner et ceux qu'il faut abattre ou sacrifier pour protéger le reste du troupeau. C'est le pouvoir de « faire vivre et laisser mourir », disait Foucault. Il est lié au pouvoir souverain de « faire mourir et laisser vivre ». C'est en quelque sorte le parti qu'a pris Boris Johnson au Royaume-Uni, et auquel il est en train de renoncer car c'est une politique intenable : on laisse le virus se répandre, on aura 400 000 morts, mais ce seront les vieux, les faibles et les pauvres. Les traders de la City seront préservés, et cela nous coûtera moins cher. Le pouvoir pastoral a permis de construire l'État moderne, qui repose sur la prévention. Ainsi les épidémiologistes, les autorités sanitaires, sont-ils du côté des pasteurs.

Mais n'est-on pas obligés d'en passer par le pastoral quand la pandémie est déjà là?

L'espace intermédiaire entre cynégétique et pastoral, entre préparation et prévention, c'est la précaution. Le pastoral qui va jusqu'au bout assume le sacrifice, il assume qu'il y a des gens qui vont mourir, l'important est de maintenir la santé de la population dans son ensemble. Au contraire, Taïwan et Singapour n'ont pas imposé de confinement parce qu'ils ont fait du cynégétique, ils ont très vite traqué le virus, traqué les gens qui avaient été en contact avec les premiers malades, ils n'ont confiné que ceux-là, pas une population entière. Ils évitent le coût économique, politique et social du confinement durable d'une population nationale. Si l'on applique mal, ou trop tard, la technique cynégétique, alors, on ne peut agir qu'en précaution : on maximise le risque, on ferme tout.

C'est ce qu'on a fait pendant vingt ans avec les vaches folles et les poulets grippés en abattant tous les cheptels et élevages lorsqu'un seul individu était infecté. Là, c'est nous qui sommes collectivement confinés.

Qu'est-ce que cette pandémie révèle du déséquilibre de la relation homme/animal?

L'écologie des maladies infectieuses est un courant qui apparaît dans les années 1970, avec deux grands noms de la biologie : Macfarlane Burnet, un Australien d'origine britannique, et René Dubos, un Américain d'origine française, qui, les premiers, ont observé l'émergence de nouveaux virus comme conséquence des transformations écologiques. Ces deux personnages (l'un travaillait sur la grippe, l'autre sur les bactéries résistantes aux antibiotiques), ont alerté l'Institut Rockefeller et l'OMS précisément au moment où celle-ci annonçait la fin des maladies infectieuses parce que la variole venait d'être éradiquée. Eux ont dit : vous pensez que vous avez gagné la bataille contre la nature mais la nature va « se venger ».

Cette prophétie se réalise avec Ebola en 1976 (issu des chauves-souris d'Afrique centrale), le Sida en 1981 (issu des singes), la vache folle en 1996 (les bovins), la grippe aviaire en 1997 (les poulets, les oiseaux migrateurs), le Sras en 2003 (les chauves-souris, les civettes) et le Mers-CoV en Arabie Saoudite en 2012 (qui vient des dromadaires)... Et ne parlons pas de ce qui nous attend avec les insectes : la dengue, transmise par les moustiques, est aux portes de l'Europe, et dans cinq ans, on risque de rejouer le confinement contre la cette maladie ! Tous les quatre ou cinq ans émerge une nouvelle maladie qui provient des animaux et contre laquelle nous n'avons aucune immunité, aucun vaccin. C'était la mauvaise nouvelle des années 1970.

Comment interprétez-vous philosophiquement cette idée d'une nature qui se venge?

Je trouve stimulante l'idée de Jared Diamond [géographe américain né en 1937 et théoricien de l'« effondrement »], qui parle de maladies de la société domestique. La « révolution néolithique » a consisté dans la domestication des animaux. Littéralement, ils sont entrés dans la maison humaine.

Les humains leur ont donné des biens – des soins, de la nourriture, des traitements – et eux, en échange, ont donné la viande, le lait, les œufs, le cuir, et même des moyens de transport. Mais ils nous ont aussi donné des maux, de nouvelles maladies. Par exemple, la peste bovine, dont dérive la rougeole, et qui a décimé les élevages aux XVIIe et XVIIIe siècles, est une maladie de la domestication. Diamond considère que les années 1970 correspondent à une révolution aussi profonde que la révolution néolithique : l'élevage industriel et son corollaire, la mondialisation du commerce. Les relations entre les hommes et les animaux ont été totalement bouleversées durant les quarante dernières années. D'où ces maladies.

Mais la chauve-souris, le pangolin sont des animaux sauvages...

Précisément, c'est le changement supplémentaire que nous vivons. Les maladies ne sont plus seulement liées à des espaces de cohabitation entre les hommes et les animaux, comme lors de la domestication primitive, mais à des déplacements imprévisibles liés à l'élevage industriel aussi bien qu'à la déforestation, à la perte de la biodiversité ou au changement climatique. Le sauvage a été délogé, il est contraint de trouver d'autres niches, y compris dans les espaces urbains. Nous avons été de bons pasteurs, ce pastoralisme nous a permis d'affronter les maladies du Néolithique. Il nous faut désormais redevenir des chasseurs-cueilleurs.

Quel est le monde d'après le Covid-19 ?

En plein cœur de la crise, nous sommes dans un imprévisible – médical, sanitaire, politique, économique... – encore trop grand pour le dire. La seule chose dont je sois sûr à ce stade, c'est que la Chine a une longueur d'avance sur nous. C'est un fait. Il ne s'agit pas de dépendre d'une dictature capable de confiner autoritairement et sans résistance sa population, il s'agit simplement de reconnaître l'expérience chinoise, et plus largement asiatique, de la catastrophe sanitaire. Mon argument est anthropologique. Nous avons des difficultés à affronter notre peur des animaux transmetteurs de maladies parce que nous sommes formés par la coupure naturaliste nature/culture – je reprends là la thèse de Philippe Descola. Mais il est possible que notre libéralisme naturaliste, qui a aussi fait beaucoup de mal à la planète, doive s'humilier un peu.

Entretien réalisé par Catherine Poitevin